

# DIGEST OR NOT DIGEST

par Bernard Noël

**D**igest : j'ai horreur de ce mot et de ce qu'il recouvre. Or, semble-t-il, je fais du digest pour la collection Renard Poche ! Commençons par les données du problème : il s'agissait d'offrir à de jeunes lecteurs de 9 à 12 ans de « bons » textes dans le cadre de volumes illustrés d'une centaine de pages, vendus à un prix poche — 10 francs — malgré un tirage faible et une fabrication de qualité. L'autre indication de base était que cette tranche d'âge ne lit plus que des bandes dessinées, et qu'il fallait proposer aux parents-soucieux-de-fournir-de-la-lecture des textes présentant l'image immédiate de la qualité littéraire pour l'enfance.

Je souligne tout de suite « qualité littéraire » et « enfance », car peu de textes répondent évidemment à ce double critère. Les premiers choisis ont été *Robinson Crusoé* de Daniel Defoë, *Ivanhoé* de Walter Scott, *Vingt-milles lieues sous les mers* de Jules Verne et *Gulliver à Lilliput* de Jonathan Swift.

D'abord, j'ai cru pouvoir diminuer les inconvénients du raccourci en pratiquant un « montage » qui laissait intact, sinon l'œuvre, du moins son récit et son ton. Par le montage, j'évitais le résumé et les morceaux choisis. Dans la pratique, sans doute n'ai-je fait que du digest soigneux : le texte présenté est bien entièrement de l'auteur, mais il est réduit.

Comment s'opère cette réduction ? En conservant toute l'action du livre et en essayant de préserver ce qui fait « texte » ; je veux dire cette matière verbale, qui se développe autour de l'anecdote et qui la rend finalement secondaire. Je sais bien que cette matière-là, qui est la « littérature », est ce que sacrifie le digest. Le sujet n'est rien sans elle, ou presque rien.

Mon travail de montage, qui passe par la dactylographie au fur et à mesure de tout ce que je retiens, m'a beaucoup appris sur cette matière. Ce n'est pas à moi de dire si j'ai réussi à la préserver. Chez un auteur comme Jules Verne, où elle tient à l'énumération, à l'accumulation, il est très difficile de ne pas l'abîmer ; chez Walter Scott, où elle est dans la couleur du récit, c'est relativement facile.

Avant d'entreprendre ce travail, j'ignorais que toutes les collections pour enfants pratiquent le digest sans le dire. Ce qui, au moins, n'est pas le cas de ma série, dont l'annonce publicitaire même précise que le texte n'est pas intégral\*.

La gêne d'avoir à réduire et l'expérience acquise orientent le choix des textes à venir, d'une part vers des œuvres courtes, d'autre part vers des œuvres « rares », littéraires et non littéraires, et vers des créations.

\* Depuis 1981, l'Ecole des loisirs a publié ces textes dans une nouvelle collection, « Classiques abrégés », distincte de « Renard poche » (NDLR).

Textes courts, par exemple le *Gulliver à Lilliput*, où la réduction a été minime. Textes « rares », j'entends par là des textes d'auteurs célèbres, dont on n'a jamais pensé à faire des livres pour enfants et qui peuvent prendre cette forme en *fragments complets*. Autre domaine, et non littéraire, les romans populaires et les romans d'aventures du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur attrait principal réside dans l'enchaînement des anecdotes. Couper dans cet enchaînement, l'accélérer, est sans doute encore du digest, mais c'est aussi inventer un livre, chose peut-être acceptable ?

Quant aux créations, je voudrais que cette série comprît des biographies — non héroïques ! — et des œuvres contemporaines de fiction. Le problème est que, pour intéresser à ce projet des écrivains, il faut être en mesure de leur proposer une avance, et que cette avance est conditionnée par le tirage...

En résumé, obligé de respecter le cadre précis d'un volume illustré d'une centaine de pages, j'essaie de ne pas m'en tenir à la justification « mieux vaut lire un texte réduit, que ne pas lire du tout », et d'éviter le digest. Non tant, finalement, à cause de la réduction, qu'à cause de l'illusion : le digest donnant l'illusion d'avoir lu ce qu'on n'a pas lu. Le danger, pour moi, était qu'obligé de faire une vraie lecture pour réduire un texte, je donne ma lecture en croyant donner le texte. Mais il en va de la lecture comme de l'écriture : elles ne consistent pas à servir *utilement* un sujet...

B.N.

P.S. : Sept ans plus tard, le doute continue à miner les raisons... Mais, je me souviens... Je me souviens du dégoût que j'avais, adolescent, pour les morceaux choisis, qui permettaient d'en finir avec la littérature. Je me souviens avoir voulu faire mieux que ces morceaux-là... Je me souviens aussi d'être un écrivain vivant, qui survit parfois grâce au domaine public puisque son domaine privé ne le fait pas vivre... Autrement dit, je ne refuse pas ce « travail de librairie » peut-être parce que les morts nous doivent la vie...

**D**isons-le tout de go : la bande dessinée amenant de jeunes rebelles à la consommation courante des « vrais » livres, c'est un argument auquel je n'adhère guère... pas plus que je ne partage l'avis de ceux qui arguent qu'elle vole des lecteurs au roman : on peut leur rétorquer qu'il se trouve d'un côté les enfants-lecteurs, qui lisent tout ce qui leur passe sous les yeux, et, par ailleurs, les non-lecteurs, qui n'auraient rien lu d'autre jadis, mais qui lisent au moins des illustrés depuis qu'il en paraît.

Et qu'aujourd'hui, au milieu de toutes les autres images qui les fascinent et les façonnent, cette lecture des bandes dessinées est en quelque sorte une nécessité homéopathique : un entraînement à la lecture rapide de tous les autres types de messages audio-visuels, existants ou sur le point de paraître. Cette gymnastique étant possible grâce à ces images sur papier, fixes mais non figées... dans le cadre desquelles les mots ne sont pas sacrifiés, mais seulement comptés !

Pas de lecture-tremplin donc, qui ferait passer de la bande dessinée à l'écrit bel et net, récompense finale et méritée succédant à un plaisir d'ilotes... mais une lecture-passerelle, qui me paraît d'une importance extrême.

Pour peu qu'on sache éviter les faux pas !

Fausse bonne idée, à notre avis, que la tentative de Dargaud, avec sa nouvelle collection L'archer vert, qui semble d'ailleurs n'avoir duré que le temps d'un essai non transformé : de grands classiques (*Alice au pays des Merveilles*, *Robinson Crusoé*, *Quatre-vingt-treize*...), adaptés sur le système d'une lecture biphasée : interruption du texte écrit par de courtes séquences illustrées qui correspondent à quelques moments importants du récit. Sans même porter de jugement sur la qualité du graphisme et du montage des images de ces épisodes illustrés, on se rend compte de l'inanité de l'entreprise : le passage de la ligne est difficile, l'effet de coupure est trop brutal, il manque en quelque sorte le fondu-enchaîné qui nous donnerait le temps d'accommoder.

On peut pratiquer une lecture alternée, mais il faut laisser au lecteur le moment du choix pour « changer de chaîne » : c'est l'autre solution, que nous propose la Bibliothèque verte, avec sa seconde mouture du *Club des Cinq* (celle où Enid Blyton a passé le flambeau à Claude Voilier).

Marie-Pierre et Michel Mathieu-Colas ont parlé avec tant de pertinence de cette version dessinée (*Dossier*